

"Ne pas reculer devant la psychose"

Pascale Nguyễn - Duhamel

Un nom de sinthome pour un enfant*

Au commencement n'est pas le langage mais le Réel du vivant, et c'est grâce à l'accès du sujet à la parole qu'il y aura des effets sur le Réel premier. Mais le Réel est premier, et commande au détour du symbolique (cf. Colette Soler, « Le Champ lacanien », *Link* n°8, nov.2000). On peut donc penser que parmi les détours du symbolique il y a celui qui passe par le Nom-du-Père, et il y a le détour qui se passe du Nom-du-Père. Les détours du symbolique qui passent par le Nom-du-Père traceront les lignes de la névrose infantile, qui va de la symbolisation primordiale à la construction du phallus. Les détours du symbolique qui ne passent pas par le Nom-du-Père traceront les lignes de la psychose infantile, lignes beaucoup plus aléatoires. La névrose infantile est marquée par le refoulement et ne pourra être abordée que dans l'après-coup par le fantasme et le symptôme, car un savoir s'y est déposé. Quant à la psychose infantile, elle fonctionnera plutôt à ciel ouvert, là où le refoulement n'opère pas. Certaines psychoses donneront lieu cependant à des élaborations de savoir.

Comment situer la frontière entre psychose infantile et psychose de l'adulte ? On peut penser que dans la psychose de l'adulte, l'imaginaire a pallié pendant assez longtemps les carences du symbolique, alors que dans la psychose infantile l'imaginaire est en panne de façon plus précoce et plus massive. A la fin de son enseignement, Lacan fait correspondre dans le nœud borroméen le rond de l'imaginaire au corps. Ce corps, le sujet se l'approprie grâce à l'Autre symbolique. Dans la psychose infantile, du fait de la défaillance de l'Autre symbolique, la question du corps est très problématique et aboutit à la désorganisation, au morcellement du corps : la clinique en témoigne. Les phénomènes de corps sont sur le devant de la scène dans les tableaux cliniques de la psychose infantile.

On conçoit que le sujet qui n'a pas de corps se pose pourtant la question de son existence, c'est-à-dire de son être, mais sur le chemin de cette question, ce n'est pas son être

qu'il rencontre mais la jouissance délétère, intrusive, non régulée par la signification phallique.

A plusieurs reprises, j'ai constaté que des enfants psychotiques s'appuyaient sur une lettre pour tenter de se représenter a minima : lettre qui sur le modèle de ce que la clinique appelle « paroles imposées » peut être dite *lettre imposée*. Cette lettre s'imposait à eux à un moment de la cure. Je rappelle que dans le processus qui mène à la constitution de l'inconscient, le sujet s'efface (\$). Le propre du sujet de l'inconscient c'est d'être effaçable (« les effaçons du sujet »). La lettre ainsi imposée à ces sujets désabonnés de l'inconscient, ne s'efface pas. Elle peut seulement faire bord à cette jouissance non régulée par le phallus. Je fais l'hypothèse que cette lettre s'inscrit comme un indice-pensable de leur ego (j'emprunte le terme d'ego à Lacan, dans son séminaire sur Joyce).

Un cas clinique me semble pouvoir illustrer cela. Cet enfant est né après la mort d'un frère, son aîné d'un an. Ses parents n'oublieront jamais cette disparition précoce (mort subite du nourrisson). Le patient fut donc l'objet de soins inquiets dès sa naissance. Lorsqu'il eut dépassé l'âge auquel l'aîné était disparu, l'entourage s'inquiéta de son mutisme, de ses rituels et de ses imprudences (il se jetait dans les bassins des parcs publics).

L'enfant resta longtemps sur le seuil de mon bureau, se balançant tel un pendule de part et d'autre de la porte et, dès que je m'adressais à lui, il s'affolait et les balancements redoublaient. Après quelques rencontres, il me montra des traces d'eczéma sur les poignets et des produits de soins pour cette affection pris dans le sac de sa mère. Il me montrait une trace sur son corps. Était-ce une première ébauche d'adresse ? J'ai commencé un travail régulier avec lui. Pendant plusieurs mois il m'embarquait dans les toilettes où se trouvaient deux cuvettes, une grande et une petite. Il m'imposait la grande, et lui « trafiquait » avec la petite. Il faisait apparaître et disparaître la couleur bleue au fond des toilettes en commentant : « Pourquoi le bleu, pourquoi le bleu ? » Ces jeux d'eau se répétèrent assez longtemps. Puis il passa du trou des toilettes au lavabo. Là il scrutait le reflet de son visage dans le robinet, tout en faisant couler l'eau. Avec ses doigts, il coupait le filet d'eau en s'exclamant : « Mon visage est mouillé ». Puis il s'inquiétait de savoir où l'eau disparaissait ; entre cette eau qui s'écoulait et lui-même, la frontière était mince.

Fait étonnant, il apprit très vite à parler. Il répétait en écho le texte de la dictée magique offerte par ses parents. Son vocabulaire dépassa rapidement le lexique de la dictée magique. La question de la trace cependant se maintint, cette fois avec la question du dessin en complément. Bien que moins absorbé par les jeux d'eau, il ne voulait pas pour autant

dessiner : il se servit de moi comme dessinatrice et non plus comme observatrice. Je devais représenter les objets qui l'inquiétaient et le fascinaient à la fois : le couteau, le feu, l'abeille, la seringue. Il posait sa main sur les dessins, disant « ça coupe, ça brûle, ça pique », ce qui l'excitait beaucoup (il y avait là une proximité du Réel et de la jouissance). Il mit du temps à laisser ses propres traces sur le papier. Il n'accepta cela qu'après avoir réalisé qu'un autre enfant qu'il connaissait bien avait laissé des dessins sur la table de mon bureau. Mais il n'utilisait qu'une couleur, la bleue, celle de la cuvette des toilettes.

Il écrivait des lettres seules, des chiffres, il me dictait des mots qui s'assemblaient par oppositions signifiantes : « la nuit-le jour, la lune-le soleil, l'éclipse » ou encore de façon métonymique : « les oiseaux, les oiseaux morts à cause de l'orage ».

Au milieu de ses exercices d'écriture, un jour il écrivit son prénom et l'énonça ainsi : « François – C- cédille, pas le T c'est pour Adrien ». Il insista sur le « C – cédille », le « T » il le refusait, c'était réservé à un frère. On peut noter que cette lettre T figurait dans son patronyme. N'avait-il pas raison, ce François, de se déprendre du T de l'injonction surmoïque de la psychose (t'es ceci, t'es cela)?

Je fus très surprise de la trouvaille de cet enfant : les trois années de traitement se sont cristallisées en un instant sur cette lettre : « c – cédille » (c'est dit le....). François avait ajouté dans son dit, une lettre à son prénom, énonçant ainsi ce qui d'ordinaire reste sous-entendu. Après cette invention, nos rencontres s'essoufflèrent, et François cessa le travail. D'autre part un projet de réorientation aboutit et je le laissai partir.

Quel est le statut de cette invention pour François ?

D'abord nous pouvons remarquer que la cédille s'inscrit en miroir du C, condensant tout le temps passé à scruter son image, à expérimenter la coupure, la brûlure, la piqûre : passage à l'écriture.

La relation transférentielle porte la marque de ce mouvement. Au début, je n'étais qu'un double spectateur obéissant : observatrice puis dessinatrice. Plus que d'obéissance, il s'agissait plutôt d'un effacement de la demande, de ma demande qui m'orientait, et qui nécessitait une certaine souplesse devant ses exigences. Au cours de cette période, il se servait très souvent de mon patronyme comme tiers entre lui et les autres ; lorsqu'on exigeait quelque chose de lui il répondait : « Je vais le dire au Docteur D. » Lorsqu'il a pu accéder à l'écriture, il a abandonné ce recours et a fait signe de son désintérêt pour les séances. J'ai respecté ce départ. Eût-il fallu prolonger le traitement ? Je ne le crois pas, même si le gain obtenu ne peut laisser présager de la suite.

« C – cédille », serait-il le sinthome qu'il a ajouté à son prénom pour s'en faire un nom : « François – C – cédille », indice suppléant de sa non-inscription dans la lignée générationnelle ?

Cette invention a produit une stabilisation. Cet enfant est entré avec succès dans les apprentissages scolaires, mais il a gardé la trace ancienne : identifié à celui « qui vise l'objet qui plaît à l'autre pour l'en priver ». Ne peut-on pas lire là une trace de ce « pas-le-T » (sorte de « pas le tien ») qui introduit une négation au cœur même de la nomination de son être, et sans doute le pas fait pour se séparer de l'autre, son double.

*Texte rédigé à partir d'une intervention faite à Rodez (Aveyron) dans le cadre d'un Interforum sur le thème « Clinique et structure ».